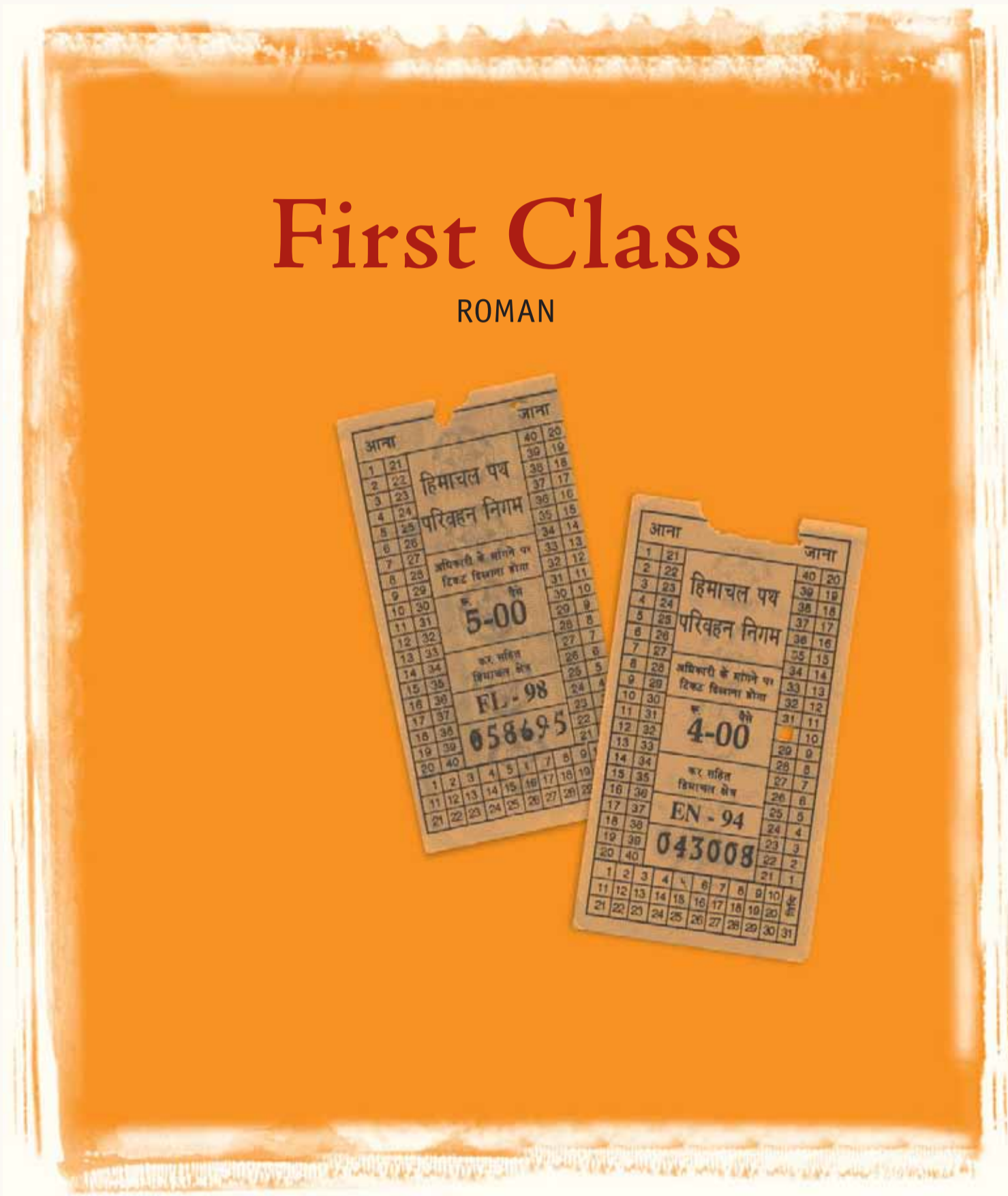


MYRIAM BOUCHARD

First Class


ROMAN



LES ÉDITIONS
Sémaphore

First Class

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-23-3 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-72-1 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-73-8 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Myriam Bouchard, 2012

Dépôt légal : BANQ et BAC, premier trimestre 2012

Diffusion Dimedia

www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde

www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin

m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette

jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
pour l'aide apportée à notre programme de publication.

MYRIAM BOUCHARD

First Class

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

À Germain, mon petit sage.

India

L'envol

ON AVAIT DÛ FAIRE ERREUR : je me retrouvai en première classe. Je n'aurais jamais pensé que la différence pût être si grande. Des hôtes délicates et menues, presque trop souriantes, m'apportèrent revues, journaux et bonbons, une serviette chaude et même un verre, tout cela avant que les autres passagers aient fini de monter. Puis, tous ceux de la classe économique bien installés, le rangement des bagages et le port de la ceinture vérifiés, les dernières instructions relatives à la sécurité diffusées, nous nous envolâmes.

Les parcs de Montréal, pareils à de jolis pompons touffus et multicolores, s'éparpillaient autour du saillant mât du stade. Alors que nous poursuivions l'ascension, la ville rapetissait pour être bientôt engloutie par l'immensité de la forêt automnale. Que Montréal fût hors de vue me fit un drôle d'effet ; je me sentis déjà très loin.

Le confort de la première classe me permit de me mettre tout à mon aise. Mon voisin était japonais, comme la plupart des passagers de ma section d'ailleurs : on aurait dit un groupe, même si personne ne semblait se connaître. Ils étaient petits, fins, se tenaient bien, le dos droit, les genoux formant un angle parfait, les pieds joints, les mains sur les cuisses, les hommes en cravate, les femmes en tailleur, les enfants silencieux. Leur visage étant inexpressif, je fis en sorte de ne pas laisser paraître ma grande excitation.

Bientôt tous les stores étaient clos et, dans le noir, seuls les écrans restaient animés. Hormis quelques dormeurs, tous regardaient un épouvantable film où il ne se passait pas deux minutes sans qu'une tête soit arrachée ou, au moins, un bras détaché de son tronc. Le contraste entre ces polis individus et la brutalité du film était choquant. Le constatant et ma petite bouteille de vin aidant, je me permis un peu de nonchalance. Je baissai le dossier de mon siège et, grâce à un autre bouton, je relevai mes jambes, qui s'écartèrent légèrement. Je fermai les paupières, mais j'étais loin de dormir, car j'étais en route vers l'Inde. Voilà, j'étais en train de réaliser mon grand rêve.

Enfin, j'allais mesurer l'épaisseur des excréments qui empuantit les rues, voir à quel point ces gens qui construisent leur maison avec de la bouse de vache et qui défèquent en rang d'oignons sur la voie ferrée sont crottés. J'allais de mes propres yeux constater l'ampleur de la misère et de la pauvreté, puis me faire importuner par une foule d'êtres nus, difformes, bossus, démembrés, les genoux tournés du mauvais côté, marchant à quatre pattes, gougounes aux mains, le ventre ballonné et les yeux pleins de mouches. Les trains allaient dérailler, la mousson ensevelir des villages entiers ; les morts, décorés et parfumés, allaient flamber au bûcher. J'espérais être profondément ébranlée par un choc culturel. J'étais d'attaque pour braver la contagion des maladies incurables, pour me mettre les deux pieds dans un nid de bactéries pullulantes ; j'étais prête à combattre l'armée grouillante des vers intestinaux ayant un faible pour les estomacs étrangers. Je palpitais à l'idée de m'exposer au danger des routes à une voie où circulent dans les deux sens des carcasses de ferraille commandées par des hommes soûls. Déjouer les arnaqueurs de Delhi, tester les limites de ma patience dans une gare à attendre le train, surpasser celles de ma tolérance dans une foule à me faire tripoter le derrière... J'allais prouver à ma mère, hantée par l'idée que je devienne travailleuse de rue à Calcutta, qu'il était possible de plonger dans cette mare d'immondices et d'en ressortir saine et sauve.

Et puis, si l'image que l'on rendait de l'Inde était juste, alors c'était que le diable avait choisi cette contrée pour y instaurer son royaume : il fallait bien être fou pour manquer la chance de visiter, de son vivant, une terre aussi inaccessible que l'Enfer !

Finalement, au bout d'un voyage de vingt-quatre heures comptant deux escales, de longues attentes, plusieurs petits repas, mais pas une minute de sommeil, j'entendis que nous survolions le territoire indien et que nous allions nous y poser dans les trente minutes. J'eus une envie soudaine de vomir : malgré mes airs de dure, l'idée d'atterrir seule dans un pays pareil me terrassait. Mais maintenant, ne restait plus qu'à suivre le flot de mon destin.

En visite sur la terre

L'AÉROPORT N'AVAIT RIEN d'un aéroport. Il ressemblait plutôt à un gymnase d'école et il y faisait une chaleur écrasante. Derrière des tables brunes, comme celles d'une cafétéria, des hommes ventrus et moustachus tuaient le temps en palpant des passeports sans même, on aurait dit, daigner les regarder. Pourtant, de temps à autre, ils envoyaient un individu d'un vague coup de menton vers une autre porte.

— *You... alone?*

— *Yes.*

— *You, India, first time?*

— *Yes.*

Apparemment, c'était tout ce qu'il voulait savoir. Il hocha la tête d'une drôle de façon et ajouta quelque chose comme : « *Accha* ». Cela voulait-il dire « bonne chance » ?

Quoi qu'il en soit, le sceau, d'un geste exagéré, vint s'écraser sur mon passeport pour y inscrire à tout jamais la date de ce jour. Je vivais l'un des plus grands moments de ma vie.

Des visages indiens, pressés comme des réglisses, s'arrachaient à l'extérieur le demi-mètre carré de la vitre de la porte de sortie. C'était là que je devais foncer ; les Indiens se précipitèrent sur moi comme des affamés sur une tarte. Je dus en choisir un, qui me mena vers sa voiture, et c'était un miracle si elle tenait encore en un morceau. Il joua avec les fils pour la faire démarrer et nous nous engageâmes dans ce drôle de pays. Mon monde, haut comme ma personne, me parut tout à coup bien petit en comparaison avec celui dans lequel je m'enfonçais.

On aurait dit qu'un peuple entier avait été déporté et qu'il s'était improvisé un campement dans le temps de le dire, en cours de route. Comme des châteaux de cartes, des genres de tentes de carton, de papier journal et de

couvertures s'empilaient les unes sur les autres, se soutenaient les unes les autres, solidairement. La misère s'exhibait sans scrupule, presque fièrement, et étrangement celui qui avait honte n'était pas le fou qui allait nu en hurlant comme un diable, ni l'amputé en lambeaux qui avait recours à une perche pour avancer, ni le lépreux qui faisait rôtir ses *chapatis*¹ sur un feu à même le trottoir : c'était le riche qui se voyait obligé d'être conduit à travers ce véritable paradis de l'indigence et de la maladie.

Peu à peu, les constructions s'élevèrent et se firent plus solides, la route s'élargit : je compris que nous étions déjà en ville et que les gitans allaient continuer d'y camper avec leurs chiens à peau de tambour, leurs vaches aux cornes bleues et leurs singes au cul rouge. Les autobus étaient bondés comme ceux des reportages et les conducteurs de *rickshaws* allaient pieds nus, comme dans les romans. Les femmes enroulées dans leur sari transportaient des seaux d'eau sur leur tête, les hommes dirigeaient des charrettes à bœufs surchargées de bananes, les enfants se lavaient sur le trottoir à coups de chaudières ; des gens noirs comme la suie avaient choisi pour faire la sieste le terre-plein, large comme un bras, qui divisait les deux sens de la route. Toutes sortes d'êtres bizarroïdes se faufilaient à travers les véhicules et le trafic était si dense que même les aveugles pouvaient se permettre d'y errer en toute quiétude.

Une envie presque irrésistible de descendre du taxi, d'aller me perdre dans ce capharnaüm d'humains suintants et d'enlever mes sandales pour sentir sans plus tarder la crasse de l'Inde entre mes orteils me tenaillait. Toutefois, je profitai jusqu'au dernier instant – qui se faisait de plus en plus imminent – de l'ultime membrane qui m'isolait encore et qui à chaque coin de rue menaçait d'éclorre comme la coquille d'un œuf pour m'abandonner, aussi démunie qu'un ver, dans un monde redoutable et inconnu.

Enfin, le moment en question survint, le char s'arrêta et le moteur s'éteignit de lui-même, comme par magie. Il s'agissait effectivement de Sudder Street, comme je l'avais demandé : tout se passait donc déjà mieux que prévu. Le chauffeur accepta la somme dérisoire négociée d'avance et vint même m'ouvrir

1 Pain traditionnel indien préparé sans levure.

la porte. Je posai un pied, puis l'autre, je mis mon sac sur mon dos, et voilà. Voilà ! J'étais debout dans une rue en Inde. Au coin de Sudder Street. Un gamin voulut cirer mes sandales mais, malheureusement, j'avais d'autres chats à fouetter : me trouver une chambre d'hôtel par exemple. J'allai en évitant les passants, les *rickshaws*, les vaches qui fusaient de toutes parts et surgissaient comme des apparitions tour à tour devant moi. Il va sans dire, c'était comme dans un rêve.

J'essayai d'avoir l'air relaxe, d'une quelqu'une qui sait où elle va, et je devais bien faire, car on ne me demanda ni de l'argent ni rien d'autre. On m'ignorait plutôt, oui, on m'ignorait, tellement que j'avais l'étrange sensation d'être invisible. Tout à coup, à travers ce raz-de-marée, j'aperçus un Blanc. Comme il irait de soi que deux rescapés sur une île se serrent les coudes, je me dirigeai vers lui, transportée par le flux de mes émotions et le tourbillon de mes émois, mais à peine nos regards s'étaient-ils croisés qu'il détourna la tête, puis disparut. Je compris alors que j'étais la seule carte de mon jeu, et cela me donna du courage ; on pourrait pratiquement parler d'instinct de survie.

Je n'eus plus d'yeux que pour le mot hôtel, et il était écrit partout. Après avoir compris qu'un hôtel en Inde n'est rien de plus qu'un restaurant, je découvris la Central Guest House où, Dieu merci, il y avait une chambre pour moi. La pièce était ridiculement petite et le lit ressemblait plutôt à un nid à punaises, mais les graffitis qui tapissaient les murs prouvaient que je n'étais pas la première à passer par là. Pourtant, aussi horrible que me la représente ma mémoire aujourd'hui, cette chambre me parut alors parfaite. Elle comptait quatre murs et c'était ça l'important : je m'enfermai dans cette tanière et, considérant en avoir assez vu pour une journée, je commençai à épuiser ma réserve de mini bouteilles de vin ramassées tout au long du trajet aérien.

Table des matières

INDIA

L'envol	11
En visite sur la terre	13
La dure école	16
Le fou, la vieille et le dessin	19
À l'hôtel.....	22
À la <i>booking office</i>	24
Dans le train	28

CHILLUM ET HARMONIUM

Omkareswar	37
Le temple.....	42
Yin et Yang	48
Un complice <i>first class</i>	53
Merci bonsoir.....	58
Une régulière	60
Le grand départ	65
Les rejetons	67
Un revenant	71
Le grand départ, prise deux.....	73

À LA KUMBH

La tente du <i>bus stand</i>	77
Le saint du <i>bus stand</i>	80
La sainte du <i>bus stand</i>	83
Le festival	85

La diablesse de la tente	88
De l'eau pure	91
Le luxe d'une chambre d'hôtel	94

NASIK

Les retrouvailles.....	101
L'arrivée de Nasik, le retour du <i>charas</i> et le refus des règles	104
Changement de décor, même scénario	106
Longueur	109
Aller ailleurs	111
L'arche de Mariel	114
Les grandes lignes	118
Une colombe à l'horizon.....	123
Ce n'est qu'un au revoir	126
C'est MA chambre	128
J'ai mal au cœur	129
L'homme qui riait toujours	132

LA SAGESSE

La montée vers l'extase.....	137
La descente en enfer.....	139
La peur, la honte, le rendez-vous, la force	142
En Inde, on est fort et on ne pleure pas.....	144
Une revenante	146
La résilience	153
La vache sacrée.....	156
Écrire	159

First Class

de Myriam Bouchard
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en septembre deux mil douze.